

Là-bas... les merveilleux nuages

Isabelle Flükiger

I.

Gilles a 8 ans et il se promène avec ses parents.

Gilles est amoureux de Marion, mais aujourd'hui ce n'est pas la question. Aujourd'hui est un dimanche, et Gilles ne voit pas Marion, les dimanches.

Les dimanches, la famille de Gilles se promène. Ils marchent dans les rues de la ville. Les parents devant, Gilles et sa sœur derrière, un peu éloignés. Ils ne se parlent pas. La grande sœur se regarde dans les vitrines et s'arrête devant les magasins d'habits. Gilles, lui, rêve en regardant les nuages. Il pense à Marion. Parfois il ne pense à rien.

Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est Marion et les nuages. Marion parce qu'elle est jolie comme un sucre et puis parce qu'elle est maligne. Et les nuages, parce que quand il les regarde, le temps arrête de couler. Les yeux dans le ciel, Gilles est très loin, comme s'il flottait. Il se sent léger. Souvent il pense aux galaxies, aux étoiles, aux planètes. Souvent aussi, il ne pense pas.

Ce dimanche-là comme presque tous les dimanche, la famille de Gilles descend le grand boulevard qui va les amener à la rivière. Là-bas, ils vont manger une glace et peut-être que les parents de Gilles vont se disputer. Ce n'est pas encore sûr ; ils sont assez calmes aujourd'hui.

Mais ce jour-là, sur le boulevard qui descend jusqu'à la rivière, les parents s'arrêtent et se retournent sur le passage d'un vieil homme. La maman de Gilles a plissé son nez, son père écarquille les yeux. Le vieillard continue sa route et croise les enfants. Ceux-ci continuent de marcher, quelques pas, mais finalement ils s'arrêtent et se retournent eux aussi. C'est cette odeur abominable qui suit le vieil homme qui a arrêté la famille sur son passage.

Le pantalon du vieil homme est couvert de merde.

Le vieillard s'approche d'une terrasse, mais une jeune femme bondit de sa chaise en le voyant s'approcher. La terrasse se dépeuple au rythme d'un jeu de domino. Le vieillard, qui s'était figé la main tendue, reprend son chemin sur le grand boulevard.

La maman de Gilles dit : « Mon Dieu, quelle misère... » Son père : « Dans cet état, je ne sais pas comment il va survivre... » La famille de Gilles se tourne alors d'un bloc et poursuit sa route. Les nuages paraissent soudain très loin...

-Pourquoi il aurait de la peine à survivre ?, demande Gilles.

-Parce que personne ne va lui donner de l'argent si personne ne veut s'approcher de lui..

-Tu crois qu'il n'a pas de famille ?

-S'il en avait une pour l'aider, il ne serait sûrement pas dans cet état Gillou.

Ce soir-là comme tous les dimanches soirs, la famille de Gilles s'est assise devant la télévision et a regardé les informations. Comme souvent, les parents de Gilles se sont disputés. Ils criaient fort ; Gilles est allé dans sa chambre. Il se demandait ce qui arriverait si un jour ses parents avaient leur pantalon couvert de merde, comme le clochard. Probablement qu'ils ne s'aideraient pas mutuellement : même sans sentir la merde, ils avaient de la peine à se supporter. Et puis il s'est dit ensuite que Marion et lui se disputeraient peut-être, lorsqu'ils seraient grands, et ça l'a rendu très triste.

C'est ainsi que Gilles a décidé de s'en aller vers une autre portion de planète ; celle-ci était vraiment trop misérable.

II.

Il appela Marion pour qu'elle prépare son sac : « On va trouver un endroit où les gens ne sont pas seuls, même quand ils sentent mauvais. »

Ils partirent donc. C'était une nuit de grande lune dorée. Ils jouaient aux grands, mais ils étaient encore bien petits ; parfois ils avaient peur des bruits de la nuit.

Gilles expliquait : « Moi j'aimerais qu'on vive dans un monde comme les nuages, doux et molletonné. » Et Marion mettait sa main dans celle de Gilles et ils marchaient sans plus rien dire.

Marion pensait que sans elle, Gilles ne saurait pas comment faire dans la vie. Avec sa tête en l'air, il fallait bien quelqu'un pour regarder par terre à sa place. Marion aimait que Gilles ait la tête toujours levée ; il lui racontait de belles histoires sur les voyages des nuages et leurs aventures.

III.

Ils se réveillèrent dans un grand champ d'herbe. Le soleil se levait et face à eux se dressait une immense montagne. Ils avaient faim. Marion décida de goûter les étranges baies qui poussaient là. Elles étaient accrochées aux arbres comme des ballons de baudruche gonflés à l'hélium ; c'est les arbres qui les retenaient de s'envoler. Il suffisait d'arracher leur pédicule pour qu' aussitôt elles s'élèvent. Gilles voulut en goûter tout de suite, mais Marion le retint. « Je mange d'abord. Si dans une heure je ne vais pas bien, c'est que ce n'est pas comestible. » Elle mangea donc une des plus petites baies qui flottaient autour d'eux, une jolie baie violette. Et ils attendirent. Marion commença d'abord par roter. De petits rots discrets qui la soulevaient à peine. Puis elle fit un énorme rot et s'envola tout à fait. Elle s'accrocha à un arbre en riant. Elle voulait redescendre, mais il était très difficile de rejoindre le sol, parce que chacun de ses rots la tirait vers le ciel. Gilles, très excité, prit une énorme baie rouge et cria à Marion : « Trouve encore une petite baie et mange-là, je te rejoins ! »

Et c'est ainsi que Gilles et Marion s'envolèrent.

Pendant quelques heures, de rot en rot, ils montèrent et furent alors si haut qu'ils purent voir la courbe de la terre, toutes ses montagnes et ses rivières étalées, et au loin des villes toutes plates qui brillaient de mille feux. Ils se tenaient par la main et Gilles racontait à Marion ce qu'il savait du ciel, des montagnes et des rivières qui passaient sous leur ombre. Tour à tour rotant et se tirant réciproquement vers le soleil, ils furent longtemps en l'air, glissant avec les autres nuages. Ils poussaient des exclamations de joie en flottant au-dessus des oiseaux et des lacs, et ils se montraient réciproquement des merveilles que seuls les nuages peuvent voir. Mais bientôt l'effet des baies s'atténua et ils commencèrent à descendre. Ils flottèrent doucement, portés dans les vents, au-dessus de forêts interminables, s'approchant de plus en plus des cimes des arbres. Puis ils furent au-dessus de lacs brillants, roses et jaunes dans les rayons du soleil et, parce qu'ils étaient plus bas, ils avaient le sentiment d'aller très vite au-dessus des flots. Parfois, de peur de s'écraser, ils forçaient un rot qui les maintenait en vol. Mais les lacs firent place à une longue

plaine ; l'air devint moins rapide, il cessa de les porter dans sa course et se mit au pas ; les rots cessèrent. Ils étaient arrivés.

Ils se trouvaient sur un petit sentier de terre battue, qu'ils suivirent machinalement. Ils étaient à nouveau affamés.

IV.

Il faisait doux et tiède, le soleil lançait quelques derniers rayons roses. Lorsqu'il commença à tomber et que la nuit se fit, ils virent au loin une lumière. Il s'approchèrent. C'était une petite maison en bois, perdue au milieu de la plaine, et c'est là que finissait le chemin de terre battue. Marion, affamée et déterminée, frappa à la porte. Elle aurait tué pour des œufs au plat et une tranche de pain.

Une jolie femme blonde leur ouvrit et les fit entrer sans dire un mot. La dame avait beaucoup de bougies allumées dans son appartement. Elle se tourna d'un bloc vers eux et se mit à genoux : « Êtes-vous venus pour m'aider, ô vous esprits de la fortune ? » Les enfants regardèrent la dame blonde avec étonnement. Puis ils se regardèrent. Marion prit les choses en main : « Nous vous aiderons, Madame, quand vous nous aurez servi des œufs au plat et du pain. Nous voulons également du lait, et... Cela suffira comme ça », termina-t-elle aimablement. La Dame les invita à la suivre. L'intérieur de sa maison était luisant de propreté; elle les guida jusqu'à la cuisine. Là elle leur demanda de s'asseoir sur cette chaise-ci et cette chaise-là, afin qu'ils puissent profiter au mieux du bel agencement de la pièce. Elle déploya une immense nappe blanche et se mit à cuisiner. Pas un mot ne fut échangé jusqu'à ce que les enfants aient terminé leur plat. La Dame blonde enfin se permit une question : « D'où venez-vous ? » Marion, toujours souveraine : « Nous venons du pays des baies flottantes. »

La Dame eut l'air de se creuser les méninges. « Les baies flottantes, les baies flottantes... Connais pas. Mais... Vous êtes bien ... les esprits de la fortune ? » Marion eut une hésitation et regarda Gilles. Gilles tenta, incertain : « Nous apportons la fortune à ceux qui aiment les nuages. » La dame se fit alors fondante comme de la crème fouettée. Gilles crut que c'était parce qu'elle aussi, elle avait cherché les nuages. Mais Marion avait un peu peur. La Dame était étrange et toutes ces bougies allumées l'effrayaient. Elle demanda avec la plus grande autorité possible (elle était très fatiguée, et il ne lui restait plus beaucoup d'énergie pour être autoritaire) : « Qu'attendez-vous de nous ? » La Dame, très coquette : « Exactement ?
-Oui, exactement...

-Hé bien... » Et la Dame blonde, toute virevoltante, se leva, fit un pas de danse jusqu'à un buffet qu'elle ouvrit, et dont elle sortit une très longue feuille de papier, qui lui allait de la tête jusqu'aux pieds. « Je veux, » énuméra-t-elle, « une nouvelle poêle à frire, des chaussures en daim, de nouvelles robes. Il me faudrait une serpillière, une chèvre et un mari. J'aimerais voir une ville, et avoir une voiture. » Elle s'interrompit : « Je ne pense pas avoir envie de déménager, mais après avoir vu la ville, peut-être que ce sera le cas. J'aimerais aussi trois enfants et un jeu de cartes. » S'interrompant à nouveau : « Je n'ai jamais vu de jeux de cartes, c'est pour ça. » Elle continua la liste, qui allait des lacets de chaussure à la fortune au jeu. Cela dura très longtemps. Les yeux de Gilles se fermaient ; Marion, poliment, tuait en bouche tous ses baillements. « C'est une folle, qu'est-ce qu'on va faire ? » La Dame blonde enfin parvint au bout de la liste qu'elle termina avec des yeux terribles : « Et je veux de l'amour. »

Gilles finalement demanda, déjà dans le demi-sommeil : « Vous êtes toute seule ici ?
-Il y avait beaucoup de gens autour de moi, mais chaque fois que je sors ma liste, tout le monde s'en va. C'est pour ça que j'ai fait appel aux esprits comme vous. Les esprits n'ont pas peur des gens exigeants, eux. »

Gilles, les paupières comme du plomb sur l'œil, tenta un mouvement de réveil. Mauvaise gestion de sa main gauche : la salière tombe, emportée dans son élan, glisse jusqu'aux pieds de la Dame, répandant du sel sur tout le sol de la cuisine. Un grand silence. La Dame devint rouge et violette. Elle se mit à fumer des narines ; du feu lui sortit des yeux ; rougeoyante, près de l'explosion, elle articula lourdement : « C'est toi qui va nettoyer, sale gosse ? Tu peux pas faire attention ? Tu crois que c'est facile de maintenir une maison propre ? Ton rôle est de m'aider... » Voix monstrueuse ! gutturale ! : « Pas de venir foutre le bordel dans maaaa maiison... !!! » Elle déployait déjà des mains de meurtrière en direction du petit cou de poulet de Gilles, qui poussa un couinement, quand Marion réagit : « Madame ! Nous sommes les esprits protecteurs et nous voulions vous aider ! » La Dame blonde s'arrêta, les mains encore tendues : « Vous avez mal agi envers des esprits qui vous voulaient du bien. Peut-être un jour reviendrons-nous, et à ce moment-là, nous espérons que vous saurez nous recevoir. » Marion prit la main de Gilles et ils sortirent dignement de la maison lustrée comme une fesse d'enfant. Ils se mirent à courir, et entendirent la jolie Dame blonde hurler et sangloter dans sa maison toute propre, à nouveau seule avec sa liste.

Ils avaient eu très peur, et ils continuèrent à courir un moment, jusqu'à ce que la lumière de la maison soit très loin, puis enfin disparaisse. Avant qu'ils s'endorment sur l'herbe molle, Marion conclut en souriant : « Au moins on a bien mangé ».

V.

« Monsieur l'ermite ! Monsieur l'ermiiiiite ! » Eberlués et le cœur tout cognant, ils se levèrent d'un bond. Devant eux, un arbre très haut dont sortait une voix, qui montait, s'assourdissait, se rapprochait à nouveau. Marion se mit devant Gilles qui, caché dans son dos, s'accrocha des deux mains à ses épaules. Elle prit un air farouche, mais la voix, dans l'arbre, continuait tranquillement dans les aigus : « Monsieur l'ermite ! » Et puis enfin, après une agitation de branchages, un petit garçon sauta de l'arbre. Il était un peu plus grand qu'eux, et tout blond. Gilles reprit dignement sa place à côté de Marion. Le petit garçon marcha vers eux, et fit, en désignant l'arbre d'un air fâché : « Ce Monsieur l'ermite, il n'est jamais là... Vous auriez dû dormir chez lui, tiens... Pourquoi vous avez dormi dans l'herbe ?

-Parce qu'on peut s'y coucher... », fit Gilles avec logique. « Ah, mais chez Monsieur l'ermite aussi on peut se coucher. Sa maison, elle est bien plus confortable que l'herbe. C'est sûr. C'est pour ça qu'il a construit une maison d'ailleurs... » Là, l'enfant, surpris par sa propre logique, se mit à rire. Gilles et Marion le regardaient avec méfiance, et s'étaient pris la main. « Mais il est bizarre, Monsieur l'ermite... On ne sait jamais où il est. Moi j'aime pas les gens qui disparaissent, vous aimez ça, vous ? -C'est-à-dire que...

-C'est pour ça que je reste avec l'obèse. L'obèse il est toujours à la maison, on peut compter sur lui. Moi je préfère ça, quand même. Vous êtes venus comment ?

-Avec les baies flottantes. » Le petit garçon blond fronça les sourcils. « Vous avez utilisé des baies comme des avions ?

-Non, on les a mangées et on a volé jusque...

-Moi je suis venu, mais sans m'en rendre compte... J'étais avec une fille de ma classe et je lui racontais ma maquette et c'était une longue histoire, parce que c'est une grande maquette que je voulais faire et... Vous venez ? » Le petit garçon, tout en parlant, s'était éloigné, marchant dans l'herbe haute. A présent, à moitié tourné vers eux, il les regardait avec surprise : « Vous faites quoi ? Venez, on va manger avec l'obèse. Moi j'ai faim, pas vous ? » Le garçon, un peu devant, continuait : « Mes

parents m'avaient offert une maquette, parce qu'ils disaient que ça m'aiderait à me concentrer, mais finalement je suis sûr que c'est à cause de la maquette que je suis ici parce que c'était une si grande maquette, une maquette de porte-avions, que pour raconter toute les pièces et la colle, et les avions et tout ça, ça m'a pris trop de temps et j'ai oublié qu'il fallait rentrer parce que je voulais finir de raconter et puis finalement, j'étais tout seul ici et j'avais pas encore tout dit... Et puis ensuite l'obèse m'a dit que si je cueillais des fraises pour aller avec sa crème, il m'écouterait jusqu'à la fin, alors maintenant je ne sais plus depuis combien de temps je suis là. Vous êtes arrivés quand, vous ?

-On est arrivé... Hier...

-Ah... C'est pas longtemps, il me semble. » Le petit garçon blond continuait de parler et le paysage se modifiait autour d'eux. L'herbe molle avait laissé la place à de petits bosquets serrés les uns contre les autres, entre lesquels restait juste assez de place pour le sentier qu'ils suivaient... Après quelques minutes, l'espace entre les bosquets s'élargit et ils se retrouvèrent sur une petite place, en face d'une grande table devant laquelle trônait une tête sur trois bourrelets recouverts d'un tube en coton mauve. La tête ouvrit la bouche et dit d'une voix profonde et gaie: « C'est l'heure du repas... »

En effet, c'était l'heure du repas !

Fumaient sur la table des poulets et des frites, et des poivrons farcis, et des hamburgers et des pâtes, et tout cela attendait bien poliment d'être mangé. Gilles et Marion, émerveillés et en joie, s'assirent à la table et se mirent à manger sans plus se soucier de quoi que ce soit. L'obèse, Marion et Gilles mangeaient, et le petit garçon blond parlait. Ils étaient tous très contents. L'obèse, après quelques cuisses de poulet, s'adressa aux petits, appréciateur, en désignant le garçon : « C'est agréable, d'avoir de la compagnie pour les repas... » et il entama une pizza aux quatre fromages qui parfumait toute la forêt de bosquets. Le garçon blond remercia, renchérit : « Moi non plus, je n'aime pas être seul pour les repas... » et il continua à parler. Gilles et Marion pouffaient de rire tout en mangeant assidûment.

L'obèse avait terminé sa deuxième pizza. Il s'essuya le visage et tapa dans ses mains. Le petit garçon se tut. L'obèse demanda : « Et alors, comment êtes-vous venus ici, les enfants ?

-Ils ont mangé des baies... », répondit le petit garçon blond. L'obèse rit : « Ah ! Des gourmands ! Et alors, vous comptez rester ? » Gilles et Marion se regardèrent, puis regardèrent l'obèse à nouveau. Celui-ci fit un mouvement des yeux entre ses bourrelets. « Oh oh ! Vous ne savez pas encore... Qui avez-vous rencontré jusqu'ici ?

-Nous avons rencontré une jolie Dame blonde avec une liste.

-Ils ont rencontré la Dame aux exigences... » résuma le petit garçon blond. « La Dame aux exigences ne fréquente personne. Elle est trop exigeante. C'est normal que vous ne sachiez pas si vous voulez rester, après ce genre de rencontre... » L'obèse rit fort, et fortuitement péta. Les enfants rirent à sa suite, égayés. L'obèse reprit, après s'être essuyé le visage : « Moi je n'aimerais pas partir, ici je peux manger tout ce que je veux... Mais les gens ne sont pas tous comme moi, bien sûr. » Il se tapota le bourrelet du milieu, celui qui devait correspondre à l'estomac, avec satisfaction puis ordonna au petit blond: « Emmène-les à la disco, qu'ils s'amuse un peu et qu'ils voient le pays ! » Puis l'obèse repoussa son banc et les bourrelets se mirent en branle. Marion et Gilles, fascinés, les observèrent qui descendaient vers les pieds et les mains : ils avaient à présent face à eux une grosse pyramide mauve qui, soupirante et geignante, se dirigeait par à-coups vers un gros hamac de toile attaché à deux énormes troncs d'arbres. « Ah ! C'est pas toujours facile d'être gourmand ! » et de la pyramide sortait des rires gloussés et des hoquets, entrecoupés de respirations sifflantes.

« Ils pourront dormir ici ? », demanda le petit blond. « Bien sûr... On pourra faire un banquet de bienvenue ! »

Le petit blond, très content, leur dit : « Moi je m'appelle David, venez... », et il se reprit à parler et parler, tout en s'enfonçant dans la forêt de bosquet.

Marion et Gilles le suivaient... Et la forêt de bosquets se mit à rayonner d'une bien étrange manière...

VI.

Et la suite suit....